

ble de prévenir au moyen d'un large vésicatoire appliqué à l'un des bras ou encore mieux à l'une des cuisses.

DU PHLEGMON ET DES PHLEGMASIES PROFONDES DES GRANDES LÈVRES.

Les phlegmons des grandes lèvres sont loin d'être rares; car indépendamment de ceux qui se manifestent à la suite des contusions produites pendant l'accouchement ou par les rapprochements sexuels, et les chocs de toute autre nature, il en est qui surviennent sans qu'on puisse en découvrir la cause. Les femmes nouvellement mariées y sont beaucoup plus sujettes que celles qui sont plus avancées en âge; chez quelques-unes, ces sortes de phlegmons se reproduisent à chaque apparition du flux menstruel; comme ils n'offrent rien de particulier, si ce n'est qu'ils se terminent presque toujours par suppuration; leur traitement consiste dans l'emploi des cataplasmes émollients et maturatifs, la diète, le repos, les boissons délayantes, les bains, les saignées locales, etc.; lorsque la suppuration est formée, on ouvre l'abcès par une incision longitudinale pratiquée sur la face interne de la grande lèvre; cependant dans les phlegmons périodiques, une simple incision ne suffit pas, parce que dans les cas de ce genre, les parois du foyer qui sont lisses comme celles d'un kyste, s'agglutinent difficilement, et c'est

pour cette raison qu'on doit les irriter au moyen d'injections capables de faire développer des bourgeons charnus à leur surface. Ces injections, qu'il faut renouveler deux ou trois fois dans la journée, peuvent être faites simplement avec parties égales d'eau et de vin, ou avec un mélange d'une once d'eau distillée de roses et un gros d'ammoniaque liquide.

Les abcès vulvaires, qui pour des motifs de pudeur sont abandonnés à eux-mêmes, se creusent des sinus tortueux communiquant avec le rectum et donnent naissance à des fistules stercorales de la grande lèvre, qui doivent être largement incisées avec un bistouri étroit.

Le docteur *Vidal de Cassis* (1) a depuis peu signalé l'existence de petits abcès qui surviennent autour de la vulve pendant la blennorrhagie, et qui sont surtout très fréquents chez les filles publiques. Selon ce praticien, ces sortes d'abcès, peu connus, méritent cependant une attention sérieuse; car ils sont presque toujours suivis de fistules et quelquefois même d'accidents nerveux très graves. Comme ce n'est pas ici le cas de faire leur histoire, nous bornons à dire qu'ils surviennent pendant le cours et même vers la fin d'une blennorrhagie et que leur siège le plus ordinaire est dans l'épaisseur

(1) Traité de Pathologie chirurgicale, T. I, page 246. 1838.

des lèvres, de la vulve, surtout au point où les nymphes se perdent sur les grandes lèvres. La collection purulente étant en général peu considérable, ces abcès, quoique douloureux, restent quelquefois inconnus, et leur existence n'a été signalée souvent que parce que le pus, plus voisin de la muqueuse que de la peau, est venu baigner les bords de la vulve, après s'être ouvert un passage.

INFLAMMATIONS GANGRÉNEUSES DES GRANDES LÈVRES.

Les organes génitaux externes de la femme sont, comme le vagin, quelquefois le siège d'escarrhes gangréneuses, produites par la pression violente de la tête du fœtus pendant le travail de l'accouchement. Dans d'autres cas les affections gangréneuses des parties génitales externes règnent épidémiquement dans les hôpitaux destinés aux femmes en couches, et elles sont alors un des symptômes d'une fièvre typhoïde ou d'une métrite presque toujours mortelles.

Le traitement des affections gangréneuses symptomatiques consiste à joindre au traitement des affections principales des soins de propreté et des ablutions émollientes, puis des lotions toniques faites avec du vin de kinkina miellé, ou des lotions désinfectantes avec du chlorure d'oxyde de sodium.

Il est une sorte de gangrène primitive, heureusement très rare, qui a été désignée sous le nom de *charbon des organes génitaux*. Cette affection, extrêmement grave, débute dans quelques cas par des ulcérations phagédéniques, ou par un engorgement œdémateux, mais le plus souvent par un engorgement phlegmoneux. Lorsqu'elle commence sous cette dernière forme, la douleur est d'abord très vive et la chaleur très intense, la tuméfaction se manifeste surtout vers le pénil; les téguments sont d'un rouge obscur, et offrent un aspect luisant et lisse. Bientôt une diminution progressive de la sensibilité, et l'apparition d'une tache violette déprimée à son centre et devenant de plus en plus foncée, annonce l'invasion de la gangrène, qui ne tarde pas à envahir les parties voisines et à se propager dans une étendue qui varie selon la durée de la maladie; le pronostic de cette affection est toujours très grave; car la mort en est presque toujours le résultat. Les moyens de traitement à employer consistent dans les saignées locales, les topiques réfrigérants répercussifs, et les émollients selon les circonstances; si la maladie avait débuté par un engorgement œdémateux, les vésicatoires, et le cautère actuel pourraient enrayer ses progrès. Il serait bon également d'avoir recours aux lotions vineuses, alcooliques, camphrées, chlorurées, ou faites avec une décoction de quinquina; à l'intérieur, les acides minéraux, les anti-

scorbutiques et les préparations de quinquina devraient aussi être employées, surtout si la marche de la maladie semblait être sensiblement arrêtée par les premiers moyens mis en usage.

INFLAMMATION AIGUË DU VAGIN.

Quoique l'inflammation aiguë du vagin coïncide le plus souvent avec celle de la matrice dont nous allons bientôt nous occuper, elle peut cependant exister isolément ou du moins ne s'étendre que sur la muqueuse de la vulve, qui est en même temps le siège d'une exsudation plus ou moins abondante.

La vaginite aiguë peut avoir pour cause les excès érotiques résultant du coït répété ou des jouissances solitaires, les injections irritantes, le séjour dans le vagin de corps étrangers durs et volumineux, le viol commis surtout sur une personne d'un âge tendre, les manœuvres exercées pendant l'accouchement, l'infection vénérienne, enfin tous les agents capables de produire une action irritante sur la muqueuse vulvo-vaginale.

Quelle que soit la cause de cette affection, elle s'annonce par un léger prurit et par un sentiment de pesanteur dans les parties génitales; la malade éprouve une sorte de resserrement dans le vagin, des tiraillements dans les aines, des douleurs vagues dans la région hypogastrique, dans les hanches et

dans les reins; le prurit, d'abord assez faible, se change bientôt en une sensation douloureuse et brûlante, surtout pendant l'écoulement de l'urine. Il survient dans toute la longueur du vagin surtout à l'orifice vulvaire, une tuméfaction qui est quelquefois si considérable qu'on a de la peine à y introduire un doigt. Au troisième ou au quatrième jour, il s'établit un écoulement muqueux limpide et peu abondant. Les besoins d'uriner deviennent plus fréquents et les douleurs qui les accompagnent de plus en plus vives; peu à peu l'écoulement augmente en se nuancant de couleurs blanches, jaunes et verdâtres, et quelquefois même l'inflammation locale devient si intense, qu'il s'y joint un mouvement fébrile, et que les sécrétions vaginales excoriant les grandes et les petites lèvres. Lorsque la phlegmasie s'étend jusque sur le museau de tanche, la malade éprouve la sensation d'une tumeur volumineuse qui lui cause une pesanteur au fond du vagin, surtout lorsqu'elle veut marcher. En pratiquant le toucher, qui est toujours très douloureux, on sent le col utérin gonflé, sensible et brûlant; si l'on a recours à l'exploration des parties au moyen du spéculum, on trouve le pourtour de l'orifice de la matrice rouge, tuméfié et souvent excorié.

Ordinairement les symptômes commencent à décroître vers le dixième ou le douzième jour, l'écoulement se décolore par degré; enfin la phlegmasie se termine par résolution et disparaît en peu de temps,

à moins qu'elle ne passe à l'état chronique. Il arrive cependant que dans quelques cas la vaginite aiguë se termine par suppuration en donnant naissance à des abcès indolents que l'on pourrait prendre pour des entéroécèles vaginales, d'autant plus que les tumeurs qui en résultent sont molles et insensibles, et que le pus qu'elles contiennent disparaît sous la pression des doigts comme le fait une anse intestinale dont on opère la réduction. Lorsque l'inflammation vaginale est le résultat d'une lésion mécanique, elle se termine fréquemment par la gangrène qui, à la chute des escarrhes, donne lieu à une déperdition de substance et à des fistules recto et vésico-vaginales.

Le traitement de la vaginite aiguë qui n'est pas produite par la syphilis, consiste dans l'emploi des bains, des lotions et des injections émollientes et narcotiques, des saignées locales et générales selon la violence des symptômes; on joint à ces moyens l'usage des boissons délayantes, des lavements calmants et adoucissants, le repos, la diète ou du moins une alimentation douce et légère, enfin, on achève le traitement par des injections et des lotions astringentes. Si la maladie se terminait par suppuration, il faudrait ouvrir l'abcès dès qu'on se serait aperçu de sa formation et l'on aurait recours à l'emploi des toniques et aux lotions chlorurées, s'il s'était formé des escarrhes gangréneux.

Quoique dans cet ouvrage nous n'ayons pas l'in-

tention de parler des lésions qui rentrent dans le domaine de la pathologie générale, telles que les maladies vénériennes, nous allons cependant ajouter quelques mots sur la vaginite contagieuse ou blennorrhagie chez la femme.

La cause la plus ordinaire de la vaginite contagieuse est le coït exercé avec un homme affecté d'urétrite ou d'un autre symptôme syphilitique siégeant aux organes génitaux.

La nature contagieuse de la vaginite n'est pas seulement inhérente à celle qui résulte d'un coït impur; car on a depuis long-temps constaté qu'étant une fois déclarée sous l'influence d'une cause quelconque, elle peut dans l'acte vénérien communiquer à un homme une blennorrhagie urétrale.

Cette propriété contagieuse de la vaginite n'est pas constante: ainsi elle se développe dans quelques circonstances, et cesse de se manifester dans d'autres. On l'a vue après avoir été long-temps innocente, devenir contagieuse, si la femme s'est livrée à des excès de table, à des rapprochements sexuels fréquemment répétés ou même à des exercices violents. Le point de vue le plus digne de remarque, c'est que l'affection contractée avec une femme atteinte de vaginite n'est pas constamment une blennorrhagie, mais peut consister souvent dans l'apparition d'ulcérations ou de végétations, etc. Il est bon de dire cependant que le pouvoir de donner naissance à ces

divers symptômes n'est pas commun à toutes les vaginites, et qu'il semble appartenir spécialement à celle qui est d'origine syphilitique.

Il serait à désirer qu'il existât des signes extérieurs d'après lesquels on pût toujours de prime abord distinguer si une vaginite est ou n'est pas contagieuse; malheureusement les signes qu'on a indiqués n'ont rien de décisif et sont même souvent complètement illusoires (1). Quoique, en général, on puisse affirmer que l'écoulement vaginal est contagieux quand la rougeur est vive, la douleur intense, le gonflement considérable, quand l'urètre est très enflammé conjointement avec le vagin, en un mot, lorsque l'inflammation est violente, on ne peut pas assurer que la blennorrhagie soit impropre à se communiquer par contagion, lorsqu'elle est en apparence légère, et qu'elle ne présente pas les symptômes que nous avons indiqués.

Nous terminerons en disant que lorsqu'il sera bien établi que la vaginite est le résultat de l'infection syphilitique, on devra ajouter au traitement antiphlogistique l'emploi des mercuriaux et des autres moyens que nous ferons connaître en parlant du catarrhe chronique du vagin et de l'utérus, enfin, si la maladie était liée à une diathèse scrophuleuse,

(1) Les recherches chimiques et microscopiques du docteur *Donné* ont en grande partie éclairé ce point important du diagnostic. Si nous ne les reproduisons pas ici, c'est parce que nous les ferons connaître en parlant des caractères propres à distinguer la vaginite syphilitique de la leucorrhée proprement dite.

herpétique, rhumatismale, vermineuse, etc. Le traitement serait également dirigé contre la maladie principale, sans omettre cependant les remèdes locaux, surtout les injections résolutives, astringentes, toniques, opiacées, mercurielles, balsamiques etc. On pourrait également avoir recours aux cautérisations avec le nitrate d'argent solide que notre confrère et ami le docteur *Ricord* (1), a employées avec le plus grand succès dans le traitement des vaginites aiguës et chroniques, et que nous mettons également en usage depuis plus de six ans pour modifier et guérir diverses affections des organes vovaux. En parlant du traitement de la leucorrhée ou catarrhe vagino-utérin, nous ferons connaître la méthode suivie par M. *Ricord*, qui appelle le nitrate d'argent, caustique antiphlogistique.

INFLAMMATION AIGUE DU PARENCHYME ET DE LA MEMBRANE INTERNE DE LA MATRICE.

Malgré les progrès de l'anatomie pathologique, on ne connaît encore qu'imparfaitement l'altération parenchymateuse qui résulte de l'inflammation aiguë de la matrice; il sera facile de comprendre pourquoi il reste quelques lacunes sur l'histoire de cette maladie, si l'on réfléchit qu'on n'a pas très

(1) Bulletin de thérapeutique, t. VIII, et Lancette Française, tom. IX, n. 114.

fréquemment l'occasion de l'observer, et surtout de faire l'autopsie des personnes qui y succombent.

Les auteurs qui depuis *Hippocrate* jusqu'au milieu du siècle dernier ont parlé de la métrite aiguë, ne se sont pas toujours accordés sur son véritable siège, et n'ont publié le plus souvent que des observations incomplètes. Les uns ont confondu cette affection, avec le catarrhe utérin, les autres avec la péritonite puerpérale, et ce n'est que depuis les travaux de *Cigna*, secrétaire perpétuel de l'académie des sciences de Turin (1), que tous les médecins entendent par métrite aiguë, l'inflammation du tissu propre de l'utérus.

Lorsque la phlegmasie est superficielle, c'est-à-dire lorsqu'elle a principalement son siège sur la membrane interne de l'organe, elle constitue la *métrite catarrhale* qui a reçu en 1822 du docteur *Blatin* (2) le nom de *catarrhe utérin* qui est généralement adopté. Mais, comme ces deux phlegmasies existent rarement séparées, et que d'ailleurs leurs causes, leurs symptômes et leur traitement n'offrent que des différences légères et peu importantes, nous les réunirons sous la dénomination commune de *métrite*, en indiquant des signes qui serviront à distinguer si l'inflammation prédomine dans la muqueuse de la

(1) Uteri inflammatio etc. dissert. Turin 1756.

(2) Du catarrhe utérin ou des fleurs blanches. Paris an X.

matrice, dans le parenchyme de l'organe, ou même si elle occupe exclusivement l'une de ses parties.

Cette affection est trèsrare avant la puberté, parce que jusqu'à cette époque, la matrice est dans une sorte d'atrophie et d'inactivité, qui la rendent comme passive au milieu de l'économie vivante. Cependant on a quelquefois constaté l'existence d'une métrite aiguë chez des petites filles en bas âge, le docteur *Dance* (1) entr'autres en a publié une observation qui semble avoir été consécutive à une péritonite chronique.

L'inflammation aiguë de la matrice est également rare chez les femmes qui ont passé l'époque critique; elle attaque surtout les filles nubiles pendant la menstruation, les personnes qui se livrent avec excès aux plaisirs de l'amour ou à la masturbation, et principalement celles qui sont dans le travail de la parturition ou qui sont accouchées récemment. Quelquefois on l'a vue survenir durant la grossesse et causer l'avortement; elle peut envahir la totalité de la matrice, ou occuper seulement le corps ou le fond de ce viscère.

Les causes qui peuvent déterminer le développement de la métrite aiguë sont très nombreuses; les unes sont communes à toutes les phlegmasies, et les autres qui ont une action plus directe sur l'utérus se distinguent en prédisposantes et en efficientes.

(1) Archives génér. de médecine, octobre 1829.

Parmi les premières sont : la jeunesse , un tempérament érotique et sanguin , une vive sensibilité , un premier accouchement.

Parmi les causes efficientes de cette affection , on doit ranger , la suppression prématurée des règles , la trop grande fréquence du coït , et la disproportion relative ou absolue des organes , les jouissances solitaires , le célibat , le veuvage et les desirs non satisfaits , les injections irritantes , la suppression du flux hémorrhoidale , des fleurs blanches , l'usage des emménagogues violents employés pour rappeler les règles ou provoquer l'avortement ; le refroidissement subit des membres , les lotions trop froides de la vulve et du vagin , les bains froids et les boissons à la glace , surtout pendant la menstruation ; la marche forcée , les exercices violents à cheval dans des voitures non suspendues , la danse , les veilles prolongées , les plaies , les chutes et les coups sur la région hypogastrique , l'application d'un pessaire , l'extirpation d'un polype ; les aliments échauffants et stimulants ; les mets épicés , les boissons spiritueuses , le vin , le café , les médicaments toniques , stimulants , aromatiques , administrés à contre-temps , les affections morales qui peuvent suspendre l'écoulement des règles et des lochies , etc.

Les causes qui agissent surtout pendant la grossesse , sont l'accouchement avant terme , l'exercice immodéré du coït , et l'introduction d'un corps

étranger dans la matrice avec l'intention de provoquer l'avortement ; les chutes et les coups sur les fesses ou sur la région abdominale.

La métrite peut encore être produite , pendant l'accouchement , par la longueur du travail , les manœuvres pratiquées avec les mains et surtout avec le forceps dans le but d'opérer la version de l'enfant ou le décollement du placenta , les déchirures de la matrice , le toucher trop souvent répété et les frictions trop fréquentes sur l'abdomen pour ranimer les contractions utérines. Immédiatement après l'accouchement , la même affection peut être déterminée par la rétention du placenta , ou de quelques-uns de ses débris , ou bien encore de quelque caillot de sang ; par l'injection d'un liquide astringent ou d'eau à la glace dans le vagin et l'utérus , faite dans l'intention d'arrêter une hémorrhagie ; par l'emploi des boissons stimulantes et surtout les rôties au vin , à la canelle et à la muscade , que les matrones ont la mauvaise habitude de faire prendre aux nouvelles accouchées , dans le but de rétablir leurs forces ; enfin la métrite peut être occasionnée par la suppression brusque des lochies ou du lait , produite par le refroidissement subit du corps ou une émotion vive , telle que la frayeur , la joie , la colère , une fâcheuse nouvelle , etc. Le virus vénérien , et surtout la cohabitation avec un homme affecté d'une blennorrhagie , sont également des causes qui , dans toutes les conditions possibles , peuvent occa-